

# Le dire et l'écrire

13<sup>e</sup> année

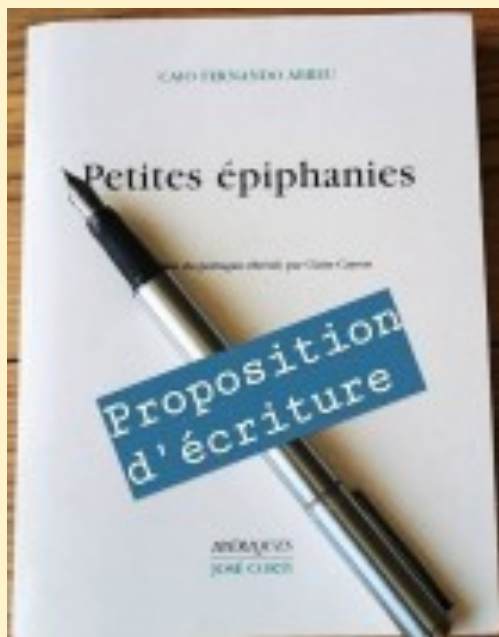
Mai 2020

[www.ledireetlecrire.com](http://www.ledireetlecrire.com)

spécial 02



## Franchir le temps du confinement



A l'origine, la proposition d'écrire un texte à la manière des « Petites épiphanies » de **Fernando de Abreu**.

Et ce qu'il y a de formidable avec une proposition d'écriture, c'est que chacun et chacune s'en saisit comme il l'entend.

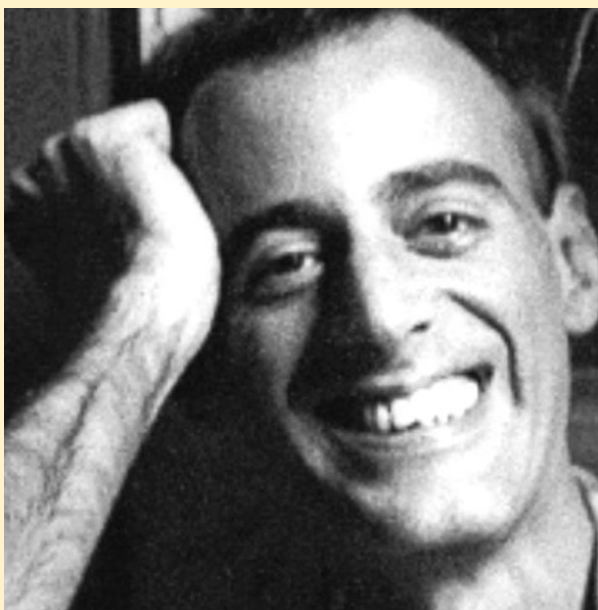
Naissent alors des textes qui portent l'empreinte de leur auteur.e, de ce qu'il ou elle vit, a vécu et de son état d'esprit au moment où lui est arrivée la proposition.

On oublie alors le texte à l'origine de la proposition, et arrivent au lecteur et à la lectrice, des textes à l'empreinte toujours singulière.

## Caio Fernando Loureiro de Abreu

né le 12 septembre 1948 à Santiago de Boqueirão (Rio Grande do Sul), près du fleuve Uruguay, et décédé le 25 février 1996 à Porto Alegre, est un écrivain et journaliste brésilien.

Considéré comme l'un des auteurs importants de sa génération, il a écrit une œuvre au style sobre, personnel, qui a pour thèmes le sexe, la peur et la mort sur fond d'angoissante solitude, et présente une vision tragique du monde moderne.



Tous les textes de Caio Fernando Abreu disponibles en langue française ont été traduits par Claire Cayron, qui fit découvrir cet auteur aux éditeurs francophones.

- **Les dragons ne connaissent pas le paradis**, Complexe, coll. L'Heure furtive, 1991
- **Qu'est devenue Dulce Veiga ?**, Autrement, coll. Littératures, 1994
- **Bien loin de Marienbad**, Arcane 17, Maison des Écrivains étrangers et des traducteurs, 1994
- **L'Autre Voix**, Complexe, coll. L'Heure furtive, 1994
- **Petites Épiphanies**, Corti, 2000  
*Brebis galeuses*, Corti, 2002

## Marie Danon

### **Mardi 2020**

Darius a oublié le futur. Darius ne sait plus conjuguer les verbes au futur. Darius a aussi oublié l'imparfait. Et maintenant, Darius demande si le passé simple est une langue morte. Darius ne connaît plus que le présent.

Et moi, Darius, je le comprends tellement bien.

On fait comment pour franchir le temps quand on ne connaît que le présent ?

Le temps s'est arrêté. C'était un mardi je crois. La terre s'est arrêtée de tourner. Vous n'y croyez pas ? Mais si, si, c'est vrai. Et Darius lui aussi le sait.

Alors forcément, depuis ce jour-là, on est toujours un mardi. Et mercredi n'est pas encore revenu. Mercredi ne vient pas. Mercredi ne vient plus. Et pourtant le soleil se couche tous les soirs et le soleil se lève tous les matins. Mais demain est toujours aujourd'hui.

Tu as raison Char, le présent s'accumule, et tu sais, Lamartine, ta supplique est exaucée. Le temps a suspendu son vol. Enfin, peut-être pas exactement comme tu l'aurais voulu. Et vous savez, même les aiguilles de l'horloge de la gare de Rouen ont disparu. Et si vous ne me croyez pas, vous pourrez aller vérifier bientôt, si vous êtes à moins de 100 km, bien sûr.

Bon, alors, on fait comment, maintenant pour franchir le temps, pour passer de l'avant à l'après, pour passer d'hier à demain. Pour passer de la première nécessité, à la deuxième nécessité et peut-être même à la troisième nécessité.

Je ne sais pas vous, mais moi, je ne me suis pas préparée. Je n'ai rien fait. Je n'ai pas rangé ma chambre, je n'ai pas classé mes papiers, je n'ai pas vidé mes placards, je n'ai pas nettoyé les coins et les recoins de ma cuisine, je n'ai pas trié mes photos, ma bibliothèque est toujours en foutoir. Je n'ai pas pris de bonnes résolutions. Bref, je n'ai rien fait.

Et puis, je suis toujours moi. Oh, peut-être pas tout à fait la même, mais en tout cas pas tout à fait une autre. Mais non, je me trompe, si, j'ai fait quelque chose. J'ai oublié le visage de l'Autre. J'ai oublié la peau de l'Autre, j'ai oublié l'odeur de l'Autre.

Quand je te reverrai, toi, l'Autre, est ce que je te reconnaîtrai ?  
Quand tu me reverras, toi, l'Autre, est ce que tu me reconnaîtras ?

On fait comment pour franchir le temps ?

Est-ce qu'il faut l'escalader ? Est-ce qu'il faut l'enjamber ? Est-ce qu'il faut le traverser ? Est-ce qu'il faut le dépasser ? Il faut peut-être le gravir ou alors le déborder, l'outrepasser, le transgresser. Mais peut-être tout simplement qu'il faut l'oublier.

On fait comment pour franchir le temps ?

Tu sais toi ? Moi je ne sais pas vraiment. Mais ne t'inquiète pas Darius. J'ai bien réfléchi, le temps, tu sais on va le franchir. Ecoute :

Je franchirai le temps

Tu franchiras le temps

Il ou elle franchira le temps

Nous franchirons le temps

Vous franchirez le temps

Ils ou elles franchiront le temps

Tu vois, Darius finalement, ce n'est pas si difficile le futur. Parfois on oublie. Mais ne t'inquiète pas, Darius les conjugaisons reviennent et le futur aussi. Il ne sera peut-être pas simple. Mais je te promets, il reviendra.



**« Et vous savez, même les aiguilles de horloge de la gare de Rouen ont disparu »**



## Philippe Dumontier

Je me déplace à petits pas. Parfois même, je les compte : 35 petits pas pour aller de mon lit à la table du petit déjeuner. Ma maison est presque grande. Je suis vulnérable, disent-ils. Une branche peut se casser à tout moment. Tu parles... Alors, j'assure mes petits pas. Je m'appuie, j'économise, je calcule aussi mes envies de changer de place. Le fauteuil n'est pas loin. Ne pas oublier les lunettes lorsque je change de place.

J'ai une habitude : Lucide tôt, je regarde l'aube se lever alors que je laisse mes rhumatismes se retourner dans mon lit. C'est un moment merveilleux. Délicat. Une sorte de brise toujours légère, même par temps de tempête. Les ombres sont grandes, le soleil se faufile entre les silhouettes enfeuillées de ce grand hêtre pourpre. L'herbe est dense, touffue, en volumes d'ombres ondulantes. Au-dessus, les grues cendrées voyagent. Voilà le plaisir, le moment ténu où je respire. Le moment où reviennent mes rêves d'enfance : la cabane que je vais visiter, les rencontres imaginaires, les animaux enchanteurs qui animent le début du jour. Les rêves grotesques de la nuit se sont évaporés. Tout est possible. L'évasion.

J'ai voulu m'affranchir des réminiscences des mots de Fernando Abreu. Je me suis aperçu que même si je le voulais, il m'était impossible d'en effacer la trace, impossible de les verser dans l'oubliette de l'oubli. J'ai osé me plonger dans le cours de la vie de l'auteur, j'ai replacé ainsi la vie de ce texte six mois avant son décès. De suite et de nouveau est revenue la question - Au fait, qu'en est-il du mien ? –

La lecture de ce texte aura fait son chemin de suggestion. Paradoxe.

Je me déplace à petits pas. Encore et encore. Toi, Fernando Abreu, tu ne le fais plus. Tant d'autres déjà depuis si longtemps...

Suggestions pour franchir le temps du confinement. Ramasser ses idées : dire vite.

Il est suggéré de franchir. Personnellement, je préfère traverser. Traverser est le seul mot juste que je puisse utiliser devant et pendant ce qu'est une épreuve. Vous l'avez lu, il ne faut ni foi, ni patience, juste persévérance et détermination. Franchir ou traverser ?

Pourquoi ne pas franchir, mais plutôt traverser ? Une suggestion : réfléchir à cela.

Comme traverser, franchir évoque l'idée d'un autre côté. Cependant, franchir a un côté "limite" que "traverser" n'a pas. Voilà la différence. Franchir, a un côté Rubicon, un côté Alea jacta est, un côté défi. Franchir est très élégant, il est d'emblée bravache, courageux, c'est XVIème, - même s'il s'agit de franchir une ligne blanche – Traverser, lui, parle modestement de la rue, de l'autre bord, de la persévérance. En fait, l'obstacle n'est pas le même. Soit-même.

Franchir n'est pas forcément traverser. Traverser c'est toujours franchir.

Traverser c'est se déplacer vers une autre rive... parfois à petits pas...

Le titre proposé suggère de franchir un temps : Le temps du confinement. De nouveau paradoxe : Le confinement s'adresse en





premier et avant tout à l'espace. Il ne s'adresse au temps qu'après. D'abord, franchir l'espace ? Paradoxe. Une suggestion : réfléchir à cela.

Le titre proposé parle de suggestions. Le mot "proposition" aurait-il pu suffire ?

« Propositions pour franchir le temps du confinement » - "Suggestion" ou "proposition" ? - Réfléchir à cela. Paradoxe.

Suggestion, ceci est bien le maître mot.

Il est dit quelque part que l'hypnose n'est qu'une focalisation de l'attention. Pendant ce temps-là, il est facile à toute suggestion de faire son chemin en notre inconscience.

Définir la suggestion ? Réfléchir à cela. Paradoxe.

Alors, maintenant, que faire, que ne pas faire, et surtout : que laisser faire ?

Se laisser porter à ne pas réfléchir ?

Focaliser son attention sur d'autres sujets aussi importants ?

Le monde est vaste : Que se passe-t-il en Erythrée ? Il faut fouiller un peu la toile pour trouver la piste. Où meurt-on encore de malnutrition ? Facile à trouver.

Certes aussi : partager, écouter de la musique, jardiner, écrire une fiction, parler, lire et partir en l'hypnose d'un texte épatant, peindre, cuisiner, marcher plus que quelque peu, autant que cela est possible, goûter le chant du merle proche, raconter une histoire à un enfant... soutenir quelques-uns par la parole... quelques exercices de respiration... et ainsi encore et encore s'évader, se focaliser ailleurs.

Arrêter brutalement : Le temps, l'espace, l'amour, les maîtres mots de notre vie.

Tiens, maintenant, après tout ce temps, où donc ai-je laissé mes lunettes et mes petits pas ?



## **Christine Lassalle**

Depuis quelque temps il lui semblait que les jours se confondaient ; son journal était en train de se dissoudre dans un jour sans fin.

Elle essayait de se rappeler comment samedi se différenciait de jeudi et comment le mardi de lundi...

Le même rituel ponctuait les heures. Réveil à 7 h ; tour de cuisine. Hésiter entre thé et café. Selon l'attraction du goût, le soin de la santé. Préparer un breuvage, griller le pain, verser une goutte de Ravintsara (contre toutes les gripes, contre les virus tout ronds qui s'installent comme chez eux dans nos cellules) et 4 gouttes de vitamine D. Nous ne bronzerons pas ce printemps. Même si on n'y croit qu'à moitié, le rituel des gouttes rassure.

Parfois, disait-on, une tempête immunitaire se déclenchait contre ce clown hérissé et rond, enflammait les bronches, faisait tousser les poumons, empêchait la respiration, entraînait la mort.

Les jours se confondaient les uns avec les autres. Les rituels punctuaient la journée, vous maintenaient en actions répétitives et simples, vous rassuraient par la fidélité de leur répétition. C'était l'opération propreté répétée à l'infini, comme si à tout moment il fallait chasser le clown hérissé et rond. La vaisselle dans l'eau chaude où le sale devenait propre. Les verres brillaient, les assiettes étaient lisses et blanches. Puis le balayage : tant de miettes tombaient malgré les précautions. Quelquefois faire resplendir le lino avec de l'eau vinaigrée ou quelques gouttes d'eau de Javel. Que pas un clown rond à la couronne hérissée ne résiste. Puis les soins du corps : l'eau qui ruisselle sur les épaules raides comme un mur en parpaing, le jet de la douche qui nettoie le suintement des parties intimes, fait évaporer les odeurs, revigore le corps.

Les jours se confondaient. Il fallait s'habiller, apparaître à soi-même

comme si les autres allaient vous regarder, apprécier votre tenue. Or aujourd'hui au 18<sup>ème</sup> jour d'emprisonnement obligé, consenti, ou mal consenti, personne ne serait là pour vous dire comment ce chemisier violet s'accordait avec l'orange de votre pantalon ou avec les boucles d'oreilles qui rappelaient les deux couleurs. Il suffisait qu'elle soit suffisamment soignée pour se prouver à elle-même qu'elle était toujours socialement en vie, pour se prouver que la maladie ni la dépression ne l'avaient seulement effleurée. En voyant vaguement son image sur WhatsApp, enfants et petits-enfants devineraient, oui, tout va bien.

Les jours semblaient se confondre. Sur cette paroi lisse, il fallait trouver des points d'accroche. Ce livre sur les États-Unis, elle l'avait fini, voyons le lendemain du jour où elle était allée chercher sa cagette de légumes trois rues plus loin, près de la camionnette qui, après la suppression des marchés, livrait dans les quartiers. Oui, c'est bien le lendemain de cette livraison, un mercredi que cette entreprise agricole avait livré de beaux légumes rue d'Épluchard, la bien nommée, car ces légumes il faudrait bien les éplucher. Elle avait donc fini le livre sur cette période agitée des États Unis qui voit l'engagement des States en 1917 en Europe dans la guerre, le jeudi.

Il y avait le jour où pendant sa permission de sortie - qu'elle signait elle-même sous le sceau du gouvernement français - elle avait pu trouver un petit square, non fermé à la population mais néanmoins désert, tout hérissé de pâquerettes. Elle avait regardé le soleil en face pour se gorger de vie et s'était allongée sur le sol pour se sentir, un moment, portée. Comment avait-il été possible en un discours de priver des millions d'hommes, de femmes et également d'enfants de l'air frais, du vent, de la lumière éclatante du soleil ? Comment sortiraient-ils de cette réclusion, blancs, légèrement hagards, chancelant sur jambes pas solides, ombres de ce qu'ils avaient été.

Mais peut-être sortiraient-ils bondissants, hurlant de colère et de joie, déchaînés.

Il y avait le jour où, sur le haut du réverbère - un plan légèrement

incliné -, les tourterelles avec leur collier blanc se faisaient la cour. Deux d'abord alternaient dans une danse sautillante ; la première se mettait à droite de la seconde puis la seconde se mettait à droite de la première en sautant, encore et encore... que cherchaient-elles ? à jouer à saute pigeon ? à se courtiser ? à montrer leur élégance et la beauté de leurs deux profils ? Au cours de cette chorégraphie, une troisième tourterelle arrive à tire d'aile, se pose sur le plan incliné du réverbère. Le couple incommodé - pas prêt pour le ménage à trois - s'enfuit...

Il y avait le jour - mais quel jour ? - où le chat blanc aux pattes rondes à la démarche souple traverse la rue, la rue sans voiture, comme si, sur l'asphalte lisse et propre, on avait déversé un gaz suffocant, mortel sans couleur, sans odeur. Le chat traverse donc sans se presser, s'installe sur le joli rond-point aux trois arbres et y dépose son besoin.

Quelques jours plus tard...

Angoisse ! Elle ne retrouve pas son agenda.



« La première se mettait à droite de la seconde puis la seconde se mettait à droite de la première ... »



## Sybil

Mardi 17 mars 2020, pour franchir le temps du confinement, il me faut un chien ! Un bon toutou qui me permettra de sortir quatre fois par jour pour m'aérer ! Et pas deux chats qui me harcèlent dès le lever du soleil, miaulant pour leur pâtée Filex, seule marque qu'ils acceptent et dont je n'arrive plus à trouver une seule boîte dans mon périmètre. Internet me sauve, la livraison arrive pour mes félins mais aucun de mes livres commandés ! Je file chez un marchand de presse resté ouvert, il ne respecte aucun geste barrière mais il a sur le trottoir un petit rayon de livres d'occasion qui feront l'affaire faute de mieux.

Mercredi 1<sup>er</sup> avril, masque ou pas masque ? J'élucide la question car il est temps de m'équiper après avoir bavé dans mes écharpes. J'ai étudié la question sous tous les angles, écouté les conseils du professeur Truc au journal de 20 h, comparé ses recommandations avec celle du médiatique docteur Machin, j'ai visionné des dizaines de tutoriels sur les réseaux sociaux. Quel modèle, quelles normes, quel tissu ? La science bafouille, restons empirique ! Il me faut du coton, un sac d'aspirateur, des élastiques. Même topo pour le gel hydroalcoolique, je le fais moi-même. Personne n'en veut autour de moi ? Pourtant mon gel maison sent bon !

Pour le sport « en chambre », j'ai trop de choix ! Il suffit de me connecter à mon compte FB, les vidéos de « coachs » s'enchaînent à longueur de journée. La première semaine, je tiens un planning serré : qi gong, stretching, abdos-fessiers. La deuxième, je saute un jour sur deux. La troisième, je télécharge les séances pour le lendemain, puis je les enregistre pour « après », au cas où !

8 avril, enfin, je peux écrire, vite mes notes, mon ordinateur ! Trois heures par jour et qu'on ne me dérange pas ! Les chats, couchés ! Bip, bip...Téléphone ! C'est mon amie Julie, mon amie Caroline,



mon amie Isabelle, mon amie Florence, et puis encore Valérie, Anna, Jocelyne, Marie, etc. Et ma mère, mes sœurs, mon frère, ma tante... Ça va ? Tu tiens le coup ! T'as pas le corona ? Tant mieux... T'as entendu les infos, incroyable ! Ils nous racontent n'importe quoi ! Allez, je raccroche, c'est l'heure d'applaudir les soignants ! Ils le méritent et puis je fais connaissance avec les voisins de ma rue ! J'aurais bien invité mes voisins de palier à prendre un verre, on resterait chacun de son côté. Mais ils ont le virus ! Jeudi 23 avril, la réalité me rattrape, c'est affreux ce qui se passe dehors. Des milliers de gens meurent dans le monde, de l'épidémie et de faim. Une amie m'a

fait signe, en rémission de cancer. J'ai le Covid, je vais me battre, me dit-elle dans un texto. Je pleure, la reverrai-je vivante ? Dans la maison de retraite où elle s'étiolait, ma tante Monique est morte, sans visage familier auprès d'elle, puis son corps a été emballé dans une housse blanche et livré sur le parking. Elle allait avoir 97 ans en juin. Ce même jour, une petite Suzanne est née, la fille d'un ami de mon fils disparu. Le jeune papa m'envoie des photos, je le félicite et je pleure. Une vie a remplacé une autre, mais aucun ne remplacera mon fils, ni les enfants qu'il aurait pu avoir. Je vais encore pleurer.

Lundi 11 mai, fin du confinement. Vraiment ? Mais il me faut encore du temps ! J'ai nettoyé la maison, j'ai rendu visite à ma mère, j'ai planté des graines de tomates, j'ai terminé l'ourlet des rideaux, j'ai fabriqué des masques, j'ai relu mes notes d'écriture, j'ai vu les cinq saisons de dix épisodes du *Bureau des Légendes*, soit 43 heures et 33 minutes devant la télé, j'ai écouté les dix lectures de 25 minutes du livre *Les Années* d'Annie Ernaux, j'ai entendu une conférence de Boris Cyrulnik sur la *Mémoire traumatique* et aussi la conversation



de Céleste Albaret sur Proust, j'ai relu *Rien ne s'oppose à la nuit*, j'ai même assisté à des concerts de Patrick Bruel de chez lui sur Instagram, désolée, oui je l'aime bien comme chanteur, mais j'ai aussi écouté en boucle les Doors et Melody Gardot, j'ai admiré deux clairs de la lune pleine et salué Vénus tous les soirs après avoir applaudi 72 fois à 20h soit 355 minutes, et, comme me l'a dit mon application cœur/santé, j'ai parcouru 271 km soit 323 760 pas, mais j'ai pris deux kilos, je crois que ma balance est dérégulée. Maintenant je sais comment franchir le temps et le confinement, je ne veux pas me déconfiner. Je débranche Internet, mon portable, la télé, et je dis au monde que je suis contaminée ! Même par téléphone, on aura peur de mes postillons ! Seule enfin, j'explorerai mon âme jusqu'aux jours de lumière quand le Covid sera vaincu.

